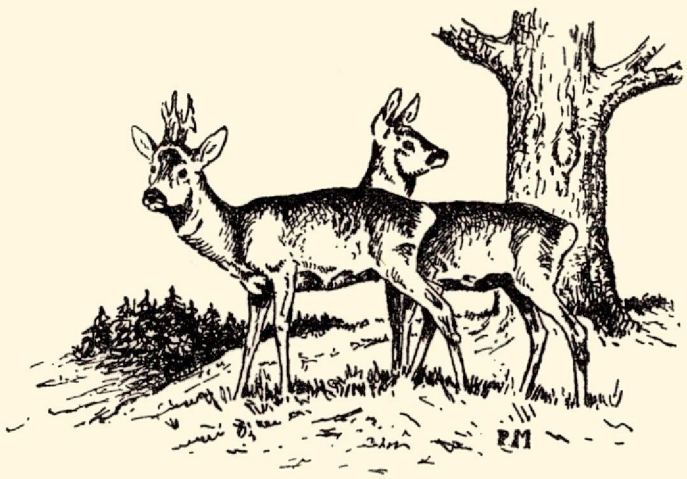
COMMANDANT DE MONTERGON

VENEURS

QUELQUES ÉQUIPAGES
CONTEMPORAINS

ILLUSTRATIONS D'EUGÈNE LELIÈPVRE,
PAUL MARCUÉYZ, ANDRÉ MARCHAND, H. DE GOUYON



A PARIS
AUX ÉDITIONS DU CENTAURE

MICHEL DELAVEAU, ÉDITEUR

RALLYE BONNELLES

BONNELLES. En écrivant ce nom prestigieux, j'ai devant moi une carte illustrée, modeste dans son tirage et dans son objet : une amazone, affaissée par l'âge sur sa selle, guide son hunter vers moi, sur une légère déclivité. Mais le geste est si sûr, le « lampion » d'un aplomb si net sur les cheveux blancs, la silhouette a tant de réalité, on y reconnaît l'habitude d'une si simple énergie, que toute sa noblesse en émane et m'émeut. C'est elle, Anne DE MORTEMART, comtesse DE CRUSSOL. La duchesse D'UZÈS.

Tout ce que l'équipage de Bonnelles a d'illustre, de populaire, de Vieille France, c'est à elle qu'il le doit. Cette grande dame, qui a « porté pendant cinquante-quatre ans, « en veuve chrétienne, la triple consécration de la douleur, de la fidélité et de la « vertu », qui a tout abordé, s'est penchée sur tout, qui a écrit de Louise Michel : « Si « cette femme avait eu la foi, elle fût devenue une sainte » et qui, mettant une aide magnifique à la disposition de la Maison royale, répondait au duc de Chartres : « Monseigneur, je fais mon devoir de premier pair de France », une telle âme pouvait concevoir la vénerie comme un plaisir robuste, mais surtout comme un haut devoir d'état.

Qu'on n'attende pas ici un « documentaire » sur l'équipage de Bonnelles, les documents en seraient trop connus. Ils ont été prodigués, popularisés, ils sont entrés dans tous les annuaires — et dans nos annales — et je ne pourrais apporter que des exposés rebattus. Mais traiter de vénerie sans parler de Bonnelles serait inconcevable. C'est pourquoi, délaissant les détails techniques, j'ai voulu seulement présenter l'équipage dans son atmosphère, dans cette ambiance de simplicité et de haute tenue qui l'intègre au grand passé de France.

Par ses ascendances paternelles, Mlle de Mortemart tenait à un terroir de haute vénerie, hauteurs, châtaigneraies, hautaines rouvraies. Les ondes du blason ancestral, antérieures à la mer, affirme leur devise, coulaient dans les ravins profonds du Limousin. Son mariage la rattacha à l'Ardèche, par les ruines culminantes de Crussol, aux territoires cévenols par ce prodigieux château d'Uzès, « le duché » comme on dit là-bas, dont l'ossature carrée semble accordée avec quelque chanson de la geste de Monglane. Rudes terrains de chasse, ceux-là aussi, et pas toujours au gibier de meute.

De la petite fille au front sérieux que le peintre Cogniet a couchée aux pieds de son impérieuse aïeule, à l'amazone octogénaire que j'ai sous les yeux, il y eut place pour la charmante maîtresse d'équipage échappée au pinceau de Jacquet, pour l'infirmière de « l'autre guerre », pour cette autre amazone de cinquante-huit ans d'âge, redressée avec tant de crânerie, la main au revers; tant de vie aux yeux et aux lèvres que, par ma foi, je me demande, sous le lampion coiffé en plein, si les cheveux sont gris ou blonds.

Elle était née pour tous les sports, de l'esprit et du corps. Musique, lettres, poésie, théâtre, sculpture, elle y a touché avec cette joie de la compréhension complète, « l'allégresse du flot qui remplit exactement la coupe » (Psichari). Elle s'est épanouie dans les salons artistiques. Mais, aussi, dès 1897, l'automobile encore dans l'enfance, elle obtient — à sa première sortie — son permis de conduire et son petit breack est à Compiègne, au Musée des Voitures. Elle sera présidente de l'Automobile-Club féminin de France dont, à quatre-vingt-trois ans, elle organise et conduit le Rallye Paris-Rome. Elle a barré par « temps vert » dans les parages de l'Iroise et, bien entendu, pris son vol en avion — à quatre-vingt-cinq ans — et

elle écrivait : « Il y a 32 (ou 34) femmes qui ont leur brevet de pilote. A quand le « mien ? »

Ces goûts sportifs, celui du cheval les domina tous. A huit ans, elle était sur le siège du coach paternel et conduisait la volée, une guide dans chaque main. Jeune mariée, elle mènera les quatre chevaux et, à la naissance de sa deuxième fille, le duc D'Uzès lui offrira un attelage de quatre poneys qui firent longtemps sa joie. Il lui adviendra même de conduire un four in hand dans les rues de Londres, performance exceptionnelle dont on parla jusqu'à la Cour.

Son audace servait sa passion. A Séville, elle participe à un « encierro », cette farouche poussée des taureaux vers l'arène. « C'est très impressionnant et, bien « entendu, ne va pas sans danger. J'étais à cheval parmi les cavaliers; et l'heure « nocturne ajoute à l'émotion (cela se passe de minuit à deux heures du matin.) » (*Souvenirs de la duchesse d'Uzès*).

Ce n'est pas seulement en chimie que les corps sortent d'une réaction de leurs éléments. L'amour du cheval, celui des chiens, le don de l'observation, le goût des quêtes obstinées, des victoires violemment poursuivies, l'amour aussi du sol, de ses aspects, de ses odeurs, de notre air et de notre terre, s'ils sont mis en présence, dans une âme vigoureuse, ils s'y combinent en ce rare produit : un beau veneur. La duchesse D'Uzès fut ce produit de choix, plus affiné, parce qu'il y entra le culte des traditions, le haut sentiment de la splendeur et de son utilité sociale. Les chasses de Bonnelles sont du patrimoine français, elles prolongent les fastes de Versailles.

Nul ne l'a mieux senti, plus intimement suggéré que son petit-fils, le comte Pierre DE COSSÉ-BRISSAC, duc actuel DE BRISSAC.

« Des cavaliers vêtus d'une éclatante tenue : les dames en jupe d'amazone bleue, tunique rouge galonnée « et coiffées du petit tricorne Louis XV à plumes d'autruche noire qu'on appelle communément le lampion; « les hommes portent la botte de vénerie à la française, d'où sort le bas de laine blanc sur une culotte de « gros velours bleu ; ou encore, la botte à revers qui découvre la culotte blanche, anglicisme, mis à la mode « par le roi Charles X ; le gilet bleu à petit galon et boutons gravés, la redingote rouge à parements et revers « bleus ornés du gros galon de vénerie ; la toque en velours noir, qui — encore un apport anglais — a « remplacé le tricorne (1) la trompe en écharpe, qui permet au veneur d'appeler les chiens, d'appuyer la « chasse, d'annoncer le débuché, le vol-ce-l'est, le changement de forêt, les animaux en compagnie, le bat « l'eau, la sortie de l'eau, l'hallali courant, puis de sonner, à deux ou trois parties harmoniques, d'innombra- « bles fanfares dédiées ; à la main, le fouet à longue mèche dont on fouaille pour rompre les chiens quand « ils ont pris le change ; enfin, le couteau de vénerie, pièce de collection le plus souvent, à manche orfévré, « attaché au fort ceinturon doré qui ceint la taille du veneur.

« De beaux chevaux : pur-sang gardant dans leur comportement nerveux, jarrets, oreilles, regards, « naseaux, crinière, l'inquiétude lointaine des étalons arabes ; demi-sang normands, charollais ou irlandais, « plus pesants, mais ayant encore « du sang sous la masse » ; gros « cobs » pour les veneurs âgés et alourdis.

« Puis la meute : une soixantaine de grandes bêtes pesant chacune dans les quarante-cinq kilos, avec des « crocs de fauve, une voix profonde, des membres vigoureux, le pelage tricolore, noir, feu et blanc et de « longues oreilles souvent lacérées, car s'ils sont soumis et caressants à l'homme, ils sont, entre eux, batail- « leurs, voire féroces ; produits d'une patiente sélection de races croisées et recroisées où la solidité britan- « nique du beagle (2) et du fox-hound vient retremper la finesse du Poitevin, du Saintongeois ou du Vendéen. « Ces francs brigands portent des noms sonores que retient leur âme fruste : *Jupiter*, *Courtisan*, *Cyrano*, « *Romulus*, *Trianon*, *Biscaïen*, *Alcazar*, *Pompignan*, *Royal ô* (3), *Fanfaron*... fiers ou familiers comme des sobri- « quets de gardes-françaises.

« A la suite, tout un monde populeux surgi de la forêt, né des halliers, bûcherons, cantonniers, gardes, « ou venu des villes, voire de Paris, gars à casquettes qui suivent à pied ou « en vélo », bonnes gens en « voiture, passionnés de vénerie, et qui, dans la scène à multiples tableaux, sont à la fois les spectateurs et le « chœur antique. Voilà les personnages.

« Le décor, c'est la forêt, d'octobre à avril, de l'agonie des feuilles à leur résurrection, la forêt, dépouillée « et romantique, aux parfums mêlés, sentant le rameau de deuil, l'eau morte, la terre dormant et, parfois, « l'encens odoriférant d'un clair feu de bûcherons qui embaume la futaie comme le sillage d'une élégante ;

(1) Entre le tricorne et la toque, il y a eu le bicorne. La coiffure anglaise a remplacé la coiffure française, infiniment moins commode, lorsqu'il s'agissait, pour sonner, de dégager la trompe qu'on portait en écharpe. (*Note du duc* DE BRISSAC.)

(2) Les chiens du Rallye Bonnelles étaient fort grands. Ici, je parle à la vérité des chiens d'équipage en général. Mais il y avait pas mal de sang anglais dans la meute de ma grand-mère. D'ailleurs, le terme même de bâtard vendéen implique un métissage de sang anglais. (*Id.*)

(3) Le nom *Royal ô* est une déformation de piqueur pour *Royal Oak* qui veut dire *Chêne Royal*. C'est pour le marquer que j'ai orthographié ce nom *Royal ô* et non Royalau qui est l'orthographe courante. (*Id.*)

« c'est la forêt, avec ses chênes et ses hêtres, les bouleaux et les pins, l'yeuse et l'orme ; c'est la forêt qui, « sur Rambouillet, Saint-Léger et les Yvelines, s'étend et s'ouvre en grandes clairières aux villages sylvestres : « Gambaiseuil, Poigny, Clairefontaine, La Celle-les-Bordes, ou s'illumine sur de vastes plans de lumière : « étang de la Tour, étangs de Hollande, étang d'Or, étang de Guipéreux, étang d'Angennes qui, celui-ci, « doit retenir sur ses eaux, doux fantôme flottant, le souvenir de Julie d'Angennes, fille de la marquise de « Rambouillet et l'héroïne de la fameuse *Guirlande ;* les poteaux forestiers et les croix rurales, les carrefours et « les « étoiles » rayonnantes d'allées, rendez-vous de la vénerie royale, voilà le décor de l'équipage de la « duchesse Anne.

« Elle avait commencé à chasser avec son mari en 1872, puis, à la mort de celui-ci, elle devint elle-même « le maître d'équipage du Rallye Bonnelles. Elle fut la seule femme, en France, qui ait été nommée officiel- « lement « lieutenant de louveterie ». Petite fille, les médecins l'avaient condamnée, elle ne devait pas vivre « longtemps. Or, c'est à quatre-vingt-cinq ans qu'elle suivit son ultime chasse, à cheval et mourut quelques « jours après.

« Sur le tard, elle ne montait à cheval que quand l'animal était depuis longtemps attaqué, ou même « lorsqu'il était sur ses fins. Son cocher, vieux veneur, fit cette remarque qu'eût notée Jean DE LA VARENDE : « Depuis quelques temps, Mme la duchesse est fatiguée : elle ne monte plus *que pour la mort* ». (Préface aux « *Souvenirs de la duchesse d'Uzès.*)

L'équipage de Bonnelles fut fondé par le duc D'UZÈS en 1871 ou 1872. Il découplait avec celui du comte, depuis marquis DE JUIGNÉ, cousin du duc. Six ans plus tard, la duchesse était veuve. Elle avait trente et un ans, quatre enfants et l'ainé prenait dix ans. Allait-elle maintenir l'équipage ? Certaines voix lui conseillaient d'abandonner.

Elle maintint et une demi-ligne de ses *Souvenirs* nous livre le mot de sa résolution : « Je cédai à mon goût du cheval ».

Ce que fut l'équipage de Bonnelles, j'ai dit qu'il serait superflu de l'écrire et le duc DE BRISSAC vient de le camper comme je n'aurais su le faire. Mais qu'il me soit permis de témoigner ici d'une admiration qui n'est pas seulement la mienne. « Madame, lui disait le baron Finot, je ne suis pas étonné que vous montiez bien « à cheval, je le savais; que vous ayez de beaux chevaux, de bons chiens, vous « pouvez les payer; que vos piqueux vous obéissent, c'est dans l'ordre; mais ce qui « m'étonne, c'est la camaraderie cordiale, mais correcte, de tous vos compagnons « de chasse ! »

« Ce jour-là, en effet, ajoute-t-elle, j'étais seule femme, mais mes compagnons, « comme il disait, savaient bien qu'il était inutile de venir à mes laisser-courre avec, « en tête, d'autres préoccupations que la vénerie. »

Les invités les plus divers, les plus illustres et les plus inattendus suivirent ces laisser-courre. On y vit, à cheval, un président de la République, auquel un vieux dix cors fit les honneurs de sa chasse. S'étant enquis de la fanfare qui l'annonçait : « Monsieur le Président, lui répondit la duchesse, c'est la Royale ». Et Félix Faure s'amusa fort de l'occurence.

La revanche en fut prise, de longues années plus tard, par le ministre qui la nomma lieutenant de louveterie. « On verra, dit-il, la duchesse D'UZÈS prêter ser- « ment à la République ». Tout ce qui la touchait semblait fait à sourire.

La gloire du Rallye Bonnelles est désormais du domaine commun. Je n'en tirerai que ce compliment du premier piqueur du duc d'Aumale : « Madame la duchesse « a science et bonheur » et le rappel du mot inconsciemment tragique : « Madame « la duchesse ne monte plus que pour la mort ».

Avec son château de la Celle-les-Bordes, hérité de la duchesse D'UZÈS, sa grand-mère, le duc DE BRISSAC a recueilli d'impressionnantes reliques de vénerie, dont deux têtes de dix cors aux bois enchevêtrés par le combat et qui furent pris en 1905. Mais l'apparition unique, hallucinante attend le visiteur dans le grand salon. Grimpant aux murs, tombant des solives, étonnantes stalactites, hérissant leurs ramures : merrains, maîtres andouillers, andouillers, surandouillers, trochures, épois; bien ou mal chevillés, mal ou bien perlés, bizards, couronnés, enfourchés, roués, paumés, les massacres sont là, de toutes les prises. La pièce est discrètement meublée, tout appartient à cette étonnante parure.

Cela, en forêt de Rambouillet, en plein territoire des chasses.

Le numéro 2056 de la collection fut mis bas le 17 janvier 1933. La duchesse suivit à cheval cette chasse qui fut sa dernière. Elle mourut quelques jours plus tard, à quatre-vingt-cinq ans, au château de Dampierre, chez la duchesse DE LUYNES, sa fille.

Ce n'est pas un simple hasard, c'est par la décision d'une volonté maternelle que la duchesse D'UZÈS est venue mourir là. Depuis quelques mois, elle avait fermé Bonnelles et vivait à Dampierre. On eut dit qu'elle voulait y déposer, comme un héritage, sa passion de veneur, avant d'y rendre à Dieu cette âme qui s'était tant unie aux beautés profondes de la nature.

Si elle fit ce calcul, elle n'a pas été déçue. La gloire, à Bonnelles, n'est pas morte avec elle. Les mains filiales de la duchesse DE LUYNES l'ont recueillie et perpétuée. Veuve, elle aussi et, aussi, de longue date — les fatigues et la douleur d'une guerre noblement menée et qui lui avait pris son fils aîné ont amené la fin prématurée du duc DE LUYNES, mort le 18 mars 1924 — mère glorieusement, mais cruellement éprouvée, elle a saisi le flambeau.

Elle n'a pas eu à s'improviser maître d'équipage. Dès longtemps, elle courait ses risques à la queue des chiens, et il lui advint qu'un cerf, affolé par l'attaque, la prit en travers de son saut, l'arracha de sa selle et la jeta dans un fossé, heureusement garni de bruyères, où il tomba sur elle. « Je le vois encore très bien, écrit-elle, ren- « versant sa tête en arrière pour prendre son élan ».

Souvenir d'espèce rare — une pièce de collection, lui aussi — dont l'intrépide netteté de vision nous reporte à Kipling, vous savez ce rameur de trirème qui voit sur lui le rostre de la galère adverse.

Le bouton est resté le même. Les chiens portent toujours la marque U et, jusqu'en 1939, ils ont continué à chasser le cerf en forêt de Rambouillet. Une cinquantaine demeurent encore.

Pourront-ils, après les destructions d'animaux qu'a réalisées l'occupation, retrouver les cinquante prises annuelles



Bat l'eau

de l'équipage ? Qu'importe ? Le Rallye Bonnelles survivra. Nous aurons tant besoin de beauté !

Un autre écrira sa future histoire. Ou plutôt personne, pas plus que moi-même ici. Le Rallye Bonnelles de la duchesse DE LUYNES, comme celui de la duchesse D'UZÈS, se sera inscrit par sa propre vertu sur les fastes de notre vie nationale.

L'équipage, présidé maintenant par la marquise DU BOURG DE BOZAS a comme maître d'équipage le comte Maurice OTTO, il a recommencé ses laisser-courre en forêts de Rambouillet, Senonches et La Ferté-Vidal. La meute se compose actuellement de 80 vendéens. Il a comme boutons : duc et duchesse DE BRISSAC, Mme M. OTTO, MM. GUERLAIN, BAUDOIN, DE LATTRE, DERVAUX, VERNES, LABROSSE, RIVIÈRE, VERDIER, etc...